

« royaume de Jérusalem est en deuil ; notre saint
« pontife vous presse, vous conjure, par ses lettres
« et par ses envoyés, de ne pas laisser périr la foi
« dans cette extrémité ; vous devez employer pour
« elle cette puissance navale que Dieu vous a accor-
« dée ; nous vous en supplions ; nous vous exhor-
« tons avec instance à ne pas abandonner, dans un
« si grand péril, la cause de notre sainte religion.

« Vénitiens, il est glorieux pour vous d'être ap-
« pelés à protéger par vos armes, à venger d'un en-
« nemi qui la profane, cette terre où notre Sauveur,
« notre roi, prit naissance, qu'il éclaira par sa doc-
« trine, qu'il illustra par ses miracles. Ce fut ce no-
« ble dessein qui précipita vers l'Asie tant de héros
« français et tant de princes de l'Europe, avec de
« puissantes armées. Ils ont eu le bonheur d'arra-
« cher la Judée tout entière aux enfants de Maho-
« met. Aujourd'hui les Barbares, ayant réparé leurs
« pertes, dévastent cette contrée et veulent l'oppri-
« mer encore ; ils veulent en bannir les chrétiens,
« pour souiller cette terre de crimes et de sacrilé-
« ges. C'est à vous de prévenir cette désolation par
« la sagesse et la fermeté de vos mesures. C'est à
« vous, peuple chrétien, peuple religieux, et qui en
« faites gloire, de vous élancer les premiers contre
« une race impie, de l'attaquer avec vos flottes, et
« de secourir, autant qu'il est en vous, un prince
« ami et malheureux. Voyez quelle gloire immor-
« telle, quelle splendeur en doit rejaillir sur votre
« nom ; vous serez l'admiration de l'Europe et de
« l'Afrique.

« Eh ! qui pourrait d'ailleurs aimer assez peu la
« patrie pour ne pas désirer de voir son empire s'é-
« tendre au delà des mers ? Et comment l'espérer cet
« empire ? Serait-ce en restant dans le repos, en nous
« bornant à parcourir nos lagunes ? Regardez ces
« Romains dont vous vous vantez d'être issus : ce ne
« fut pas dans la mollesse et les plaisirs qu'ils ac-
« quirent l'empire de l'univers ; ce fut par la guerre,
« par des fatigues, par de durs travaux, qu'ils ac-
« crurent leurs forces et devinrent les maîtres du
« monde ; c'est en détruisant les infidèles que nous
« pouvons nous promettre d'étendre dans l'Orient
« la gloire et la puissance du nom vénitien.

« Embrasés du saint zèle de la religion, touchés
« de voir le royaume de Jérusalem en péril, courez
« aux armes, contemplez les honneurs et le prix qui
« vous attendent, et que vos flottes, destinées à ac-
« croître votre puissance, triomphent de nos enne-
« mis, et sauvent la république chrétienne. »

Ce discours excita les plus vifs transports. On
y répondit par des acclamations ; tout le monde
demanda à partir, et le doge se mit à la tête de l'ar-
mée. Une flotte, que quelques historiens portent
jusqu'à deux cents vaisseaux, fut prête en peu de

temps, et fit voile pour Jaffa. Ceci se passait en 1122 ;
la flotte des Sarrasins croisait devant le port ; les Vé-
nitiens poussèrent des cris de joie en l'apercevant,
les infidèles les reçurent avec courage. Le combat
fut long et terrible ; on en vint à l'abordage sur toute
la ligne, la victoire la plus décisive fut le prix de
l'habileté ; l'armée des Sarrasins fut entièrement
détruite. Fiers de ce succès, heureux prélude de la
campagne, et qui avait eu pour témoins tant de bra-
ves chevaliers accourus sur le rivage, les Vénitiens
entrèrent dans le port de Jaffa, et le doge se rendit
à Jérusalem (1125).

XL. Les chefs, qui dirigeaient les affaires depuis
la captivité du roi, lui firent l'accueil que l'on doit à
un allié triomphant (1124). Il convenait de profiter
de l'enthousiasme que ce premier succès avait in-
spiré pour tenter quelque entreprise considérable ;
mais les avis sur ce qu'il y avait à faire se trouvaient
fort partagés. On n'avait point de plan de campagne
arrêté. Par une suite de l'esprit religieux dont tous
ces pieux croisés étaient animés, on décida de s'en
remettre à la Providence, ne doutant pas qu'elle ne
daignât tracer elle-même à ses guerriers la route
qu'ils devaient tenir. Les noms de plusieurs villes
furent écrits sur des billets, qui furent jetés dans
une urne, cette urne placée sur l'autel ; on célébra
les saints mystères, et ensuite un enfant tira le bil-
let qui devait désigner la place que l'armée irait as-
siéger.

Cette place fut la ville de Tyr ; il n'en était pas de
plus importante, ni de plus difficile à prendre. Elle
appartenait en commun aux soudans d'Égypte et de
Damas ; elle avait dix-neuf milles de circuit, et une
forte citadelle. Environnée de la mer presque en-
tièrement, elle ne tenait à la terre que par cette di-
güe fameuse, ouvrage d'Alexandre le Grand. Elle
avait arrêté ce conquérant pendant sept mois, et
rendu inutiles tous les efforts de Baudouin 1^{er}.

Avant de partir pour le siège, on signa un traité
par lequel il fut stipulé qu'outre le quartier de Pto-
lémaïs, que les Vénitiens possédaient déjà, on leur
céderait en toute propriété, dans toutes les villes du
royaume, une rue entière, avec un bain, un four,
un marché, et une église ; que les marchandises
qu'ils transporteraient en Asie seraient exemptes de
tous droits ; que les sujets de la république ne paye-
raient aucun impôt ; qu'ils ne reconnaîtraient, dans
leurs domaines, d'autre juridiction que celle de
leurs magistrats, même quand ils auraient à plai-
der comme défendeurs contre la demande d'un su-
jet du roi ; que seulement, quand un Vénitien ac-
tionnerait un sujet du roi, il serait obligé d'aller
devant le juge royal ; que, si l'on prenait les villes
de Tyr et d'Ascalon, le tiers de ces villes et de leur
territoire deviendrait la propriété de la république ;